



**La rive septentrionale de la mer Noire et son
arrière-pays comme Terra incognita : la 'scythographie'
entre historiographie et mythographie d'Hérodote à
Constantin Porphyrogénète**

Cyril Aslanov

► **To cite this version:**

Cyril Aslanov. La rive septentrionale de la mer Noire et son arrière-pays comme Terra incognita : la 'scythographie' entre historiographie et mythographie d'Hérodote à Constantin Porphyrogénète. *Transpontica: Revue et collection d'études littéraires et culturelles sur la Mer noire*, 2022, 1, pp.129-147. hal-04456153

HAL Id: hal-04456153

<https://hal.science/hal-04456153>

Submitted on 13 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La rive septentrionale de la mer Noire et son arrière-pays comme *Terra incognita* : la 'scythographie' entre historiographie et mythographie d'Hérodote à Constantin Porphyrogénète

Cyril Aslanov

Aix-Marseille Université / Institut Universitaire de France

Summary: *The northern shore of the Black Sea and its hinterland as a Terra incognita: 'Scythography' between historiography and mythography from Herodotus to Constantine Porphyrogenitus*

Herodotus' panorama of the Scythian tribes in *Histories* IV, 17-27; 103-109 ("Melpomene") describes Scythians and Scythian-like nations from the south (the Black Sea shore) to the north, following a logic of progression from the familiar neighbours of the Greek colonies established on the shore of the Black Sea to the uncanny and threatening Barbarians. A reverse progression from the north to the south appears in chapter 9 of Constantine Porphyrogenitus' *De administrando imperio* where the author describes the progression of the Russian μονόξυλα ("single-straked ships") down the Dnieper in a way that looks very much like the report of a spy who has integrated the perspective of the people he is spying. In the present study, I would like to compare the description of the Dnieper found in *De administrando imperio*, composed around 948-952, with Herodotus' sketches of the same region some 1400 years earlier. The juxtaposition of these two texts that deal with the same geographic places reveals a deep contrast between the uniformity of the linguistic medium (Constantine Porphyrogenitus uses the language of Hellenistic historiography that is hardly different from Herodotus' continuators in Attic or in Koiné Greek) and the profound changes undergone by the reality described. Though the geographical area Constantine is dealing with partly overlaps with the territories of the ancient Scythians, the human landscape of those places changed so considerably after 1400 years that it is difficult to recognise Herodotus' space in Constantine's description of the same countries. Despite the intensive changes underwent by the region since the resorption of the Eastern Iranians (Scythians) by the time of the Barbarian Invasions, it is nevertheless possible to find a common denominator between Herodotus' 'Scythography' and Constantine's description of the Scandinavian/Slavic symbiosis in the same places: both accounts deal with a mysterious *Hinterland* beyond the familiar shore of Pontos Euxeinos. My study aims at analysing how the two authors managed to express a strange mix of familiarity and uncanniness in the way they describe the scaring ethnicities found on the shore of the rivers that run down to the Black Sea.

Keywords: Scythians ; Herodotus ; Varangians ; Rus' ; Constantine Porphyrogenitus

Sommaire : Introduction – 1. La « scythographie » d'Hérodote – 2. Constantin Porphyrogénète – 3. D'Hérodote à Constantin Porphyrogénète : ruptures

Introduction

Le passage en revue des peuplades scythes au chapitre IV (« Melpomène ») des *Histoires* d'Hérodote (IV, 17-27 ; 103-109 ; 1987: 362-368 ; 408-411) mentionne des Scythes, ou bien des peuples qui ont adopté leur mode de vie, selon un mode d'exposition qui consiste à répéter à quatre reprises une remontée du Sud au Nord à contre-courant des grands fleuves tributaires de la mer Noire¹. En cela le Père de l'histoire suit une logique de progression qui le mène des barbares domestiqués et familiers aux plus inquiétants et aux plus inconnus d'entre eux. Un renversement dans l'ordre de présentation s'opère au chapitre 9 du *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète, où l'auteur décrit la progression des μονόζυλα (drakkars) varègues le long du Dniepr. Dans cet article, je voudrais comparer la description du cours du Dniepr dans *De administrando imperio*, texte composé vers 948-952, avec la description de la même région par Hérodote quelques 1400 ans auparavant. Ce faisant, je souhaite mettre en évidence la constance qui se manifeste dans la perception de l'espace pontique malgré la différence entre les époques et les changements de population qui affectèrent cette zone géographique. Mon principal mobile dans le choix que j'ai fait des passages du chapitre IV des *Histoires* d'Hérodote et du chapitre IX du *De administrando imperio* tient à ce que les deux espaces décrits se recoupent assez précisément, le cours inférieur du Dniepr correspondant exactement à l'un des axes suivis par le Père de l'histoire dans sa description de l'arrière-pays pontique.

Le cours du Borysthène est brièvement décrit dans la *Géographie* de Strabon (VII, iii, 17-18 ; 2015 : 254-255) à la fin d'un chapitre où l'évocation des peuples vivant dans les régions baignées par l'Ister (Danube) – Daces, Gètes, Moesiens, Thraces – entraîne l'auteur à se demander pourquoi les Scythes ne sont pas mentionnés par Homère (Strabon VII, iii, 7 ; 2015 : 249) et pourquoi on leur attribue tantôt des mœurs féroces tantôt un naturel placide et un goût pour la justice (VII, iii, 8-9 ; 2015 : 250-251). La scythographie de Strabon présente l'intérêt de prendre note de la présence de peuplades nouvelles dans l'espace jadis décrit par Hérodote. Dans sa brève description des peuplades habitant l'arrière-pays pontique, il mentionne notamment (VII, iii, 17) les Bastarnes, qu'il considère comme « appartenant ou peu s'en faut à la nation germanique » (σχεδόν τι καὶ αὐτοὶ τοῦ Γερμανικοῦ γένους ὄντες), ainsi que les Roxolans (Ῥωξολανοί), nation sarmate qui n'apparaît sur la scène de l'histoire qu'à

¹ Sur ce texte, voir West 2002. Pour une mise en contexte de ce passage, Rybakov 1979.

l'époque des raids du roi scythe Scilurus contre la Tauride à la fin du II^e siècle avant l'ère chrétienne. Toutefois, ces passages sont trop brefs pour pouvoir être comparés avec les descriptions assez minutieuses d'Hérodote, auquel Strabon se réfère du reste (VII, iii, 8). Il faut attendre l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète pour voir un auteur grec déployer un soin similaire à celui d'Hérodote pour décrire l'arrière-pays pontique.

Du reste, Constantin avait une connaissance plus précise et plus directe qu'Hérodote des territoires correspondant à l'Ukraine et aux régions occidentales de la Russie d'aujourd'hui. La comparaison des deux textes fait ressortir un contraste frappant entre, d'une part, le medium linguistique (Constantin utilise la langue de l'historiographie grecque, qui diffère à peine de celle des continuateurs d'Hérodote, qui n'écrivaient plus en ionien comme le Père de l'histoire, mais en attique ou dans la koinè) et la réalité décrite, d'autre part. Bien que les lieux dépeints par Constantin correspondent partiellement aux territoires des Scythes de l'Antiquité, le paysage humain de ces régions a si considérablement changé en 1400 ans qu'il est difficile de reconnaître l'espace évoqué par Hérodote dans la description qu'en fait Constantin. Malgré les bouleversements profonds qui affectèrent ces contrées depuis la résorption des Iraniens orientaux (Scythes) au début des Invasions barbares vers le IV^e siècle de l'ère chrétienne, on peut néanmoins trouver un dénominateur commun entre la « scythographie » hérodotéenne et la description de la symbiose scandinavo-slave dans les régions autrefois habitées par les Scythes : de fait, il s'agit dans les deux cas d'un mystérieux arrière-pays au-delà des rivages familiers du Pont-Euxin. Pourtant le rapport au mystère n'est pas le même chez Hérodote et chez Constantin : alors que le Père de l'histoire semble cultiver l'effet de mystère produit par l'évocation de contrées lointaines peuplées par des nations sauvages, l'empereur byzantin cherche à rendre moins opaque la réalité qu'il décrit dans un but utilitaire, assez éloigné de l'investigation autotélique d'Hérodote, marqué par la curiosité insatiable des pionniers de la science que furent les Ioniens.

Quels sont les enjeux de la différence entre les stratégies d'étrangement mises en œuvre par Hérodote et les techniques de familiarisation utilisées par Constantin ? Dans le cadre du présent volume (la mer Noire comme espace littéraire), il importe de reposer cette question en établissant un parallèle entre l'espace textuel et l'espace géostratégique et en analysant dans les deux cas comment celui-ci est prolongé et relayé par celui-là.

1. La « scythographie » d'Hérodote

Dans le livre IV de ses *Histoires*, Hérodote énumère à deux reprises les peuples scythes ou scythisés habitant l'intérieur des terres en procédant

à une remontée du sud au nord selon quatre axes parallèles dont les trois premiers semblent suivre à rebours le cours des fleuves qui se jettent dans la mer Noire et la mer d'Azov : un axe occidental épousant à peu près les cours du Tyras (Dniestr) et de l'Hypanis (Boug) ; un axe correspondant approximativement au bassin du Borysthène (Dniepr) ; un axe plus oriental situé entre le Borysthène et le Tanaïs (Don) ; un quatrième axe à l'est du Tanaïs qui ne suit le cours d'aucun fleuve et qui, après une trajectoire du sud au nord, semble s'infléchir vers le plein est avant de reprendre une direction sud-nord.²

Les Scythes du premier axe sont les Callipides ou Scythes hellénisés (Ἑλληνες Σκύθαι, littéralement « Grecs scythes »), les Alazons (Ἀλαζόνες), qu'il faut peut-être identifier avec les Ἀλιζώνες mentionnés par Homère³ (compte tenu de la psilose caractéristique de l'ionien d'Hérodote) et qui seraient thraces plutôt que scythes⁴, les Scythes laboureurs et enfin les Neures, dont Hérodote indique qu'ils suivent les usages (νόμοι) scythes, ce qui implique qu'ils sont scythisés et non originellement scythes. Cette première liste fait apparaître une gradation progressive du plus connu (des Scythes hellénisés que l'hellénisation a rendus très semblables aux Grecs) au moins connu (une peuplade scythisée dont les Grecs n'ont entendu parler que par le truchement des Scythes).

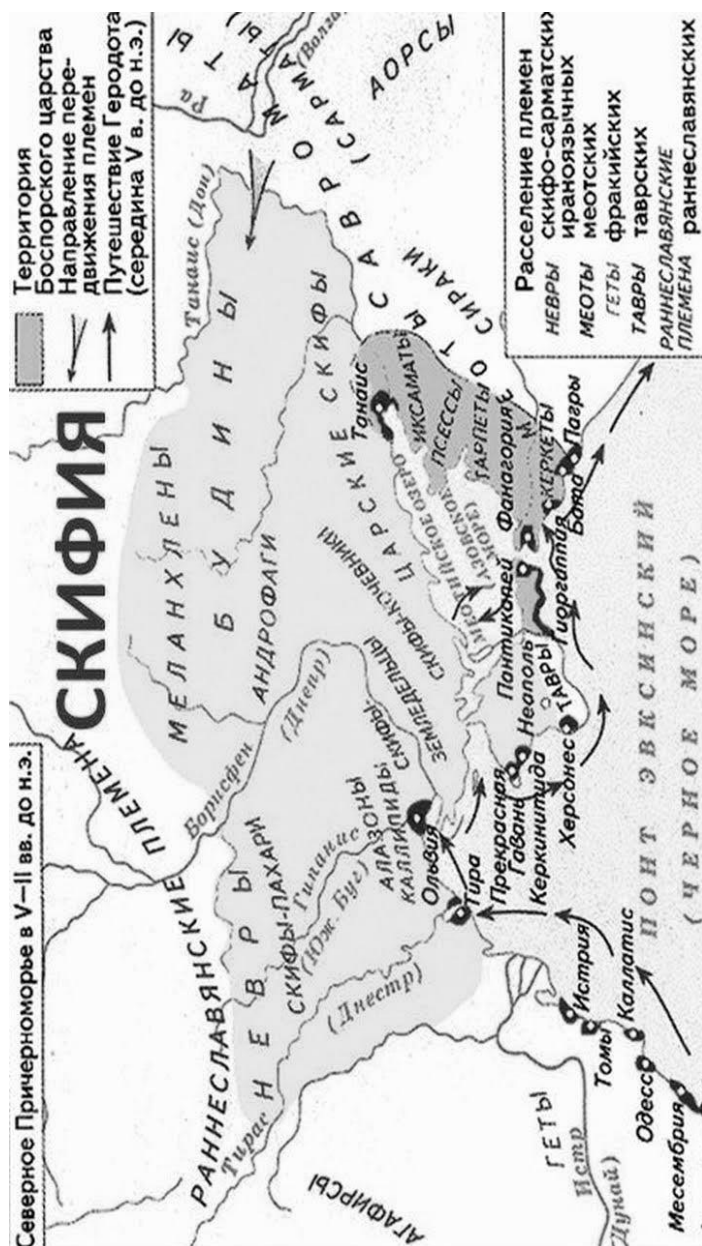
Dans le deuxième axe qui correspond au cours du Borysthène se trouvent tout d'abord les Scythes paysans (γεωργοί) qu'Hérodote distingue des Scythes laboureurs. Leur territoire semble s'étendre assez loin vers l'est en direction du fleuve Panticapès que l'on identifie avec un affluent du Dniepr aujourd'hui appelé Samara. À onze jours de navigation en remontant le cours du Borysthène en direction du nord-est, du nord et du nord-ouest après le coude constitué par l'actuelle ville de Dnipro (Dniepropetrovsk), se trouve une contrée déserte (ἔρημος) au-delà de laquelle se trouve un peuple non scythe appelé du terme générique d'Ἀνδροφάγοι « mangeurs d'hommes ».

Le troisième axe regroupe les Scythes nomades et les Scythes royaux, ou Scythes des terres royales, et s'achève par la mention des Melanchlaenes (Μελάγχλαινοι), littéralement « (peuple) au noir manteau », qui, comme les Neures demeurant aux confins septentrionaux du premier axe et les Androphages qui se trouvent à l'extrémité du deuxième, présentent la particularité de ne pas être scythes.

² Voici, à la page suivante, une carte permettant de visualiser les quatre axes par lesquels Hérodote essaie de quadriller l'espace scythe.

³ *Iliade*, II, 856-857 (Homère 1961 : f. 64).

⁴ Pour un passage en revue des diverses traditions antiques concernant l'identification de cette peuplade, voir Vassileva 1998 : 74-75.



(Illustration empruntée au podcast « Виват история » de Sergei Vivatenko, 097 du 25 octobre 2017, https://www.youtube.com/watch?v=CD8T8pCl9nno&list=RDCMUC4R4CY2hWX2qpwLueW_OJbA&start_radio=1&rv=CD8T8pCl9nno&t=5)

Le quatrième axe qui correspond aux territoires situés à l'est du Tanaïs comporte du nord au sud : les Sauromates, les Budins. Après la mention de cette dernière peuplade, l'attention d'Hérodote se dirige vers l'est, dans le domaine des steppes non boisées. L'historien mentionne alors tour à tour les Thyssagètes, les Iyrques et des Scythes qui ont fait sécession des Scythes royaux. Comme il l'a fait pour les trois axes précédents, Hérodote semble terminer la description du quatrième et dernier axe par la mention d'un peuple non scythe mais néanmoins vêtu à la scythe, les Argippéens, qui rapportent l'existence de peuples dont l'existence est mise en doute par Hérodote lui-même : les Aegipodes et un peuple anonyme dormant six mois dans l'année. Ces êtres mythiques vivraient dans les hautes montagnes au pied desquelles vivent les Argippéens. Plutôt que l'Oural, qui ne saurait être considéré comme une chaîne de hautes montagnes, cette référence semble plutôt cadrer avec le Caucase bien que ces montagnes aient été connues par leur nom de Κάυκασος dans la représentation que les anciens Grecs se faisaient du monde. Hérodote lui-même mentionne plusieurs fois ce massif montagneux (en III, 97 par exemple dans le contexte de sa description de la Colchide ; Herodot 1987 : 316-317).

Or cette conclusion du quatrième axe où l'histoire semble laisser place aux légendes rapportées par des intermédiaires peu dignes de foi est soudain interrompue par la mention d'une autre peuplade scythe située à l'est des Argippéens, les Issédons, qui pratiquent le cannibalisme révérenciel en consommant solennellement la chair de leurs défunts⁵. Après la mention de ce peuple anthropophage, qui, comme les Androphages du deuxième axe, semble constituer une limite indépassable dans l'appréhension du monde connu et un paroxysme de la barbarie du fait de leur anthropophagie réelle ou supposée, le catalogue se poursuit en reprenant une direction du sud au nord mais il ne fait état que de deux groupes de créatures légendaires : les Arimaspes, nom qu'Hérodote traduit à tort par μουνόφθαλμοι « dotés d'un seul œil », et les Gryphons qui gardent l'or.

La continuité de l'exposition de la Scythie et de ses habitants est interrompue par une série d'excursus consacrés tour à tour à la description des conditions climatiques extrêmes de la Scythie (28-31), aux Hyperboréens qui n'ont aucun rapport avec les Scythes (32-36), à un aperçu général du territoire de l'Empire perse par rapport au monde connu (37-45), au catalogue des principaux fleuves de Scythie (46-58), à l'évocation du mode de vie des Scythes considérés dans leur ensemble (59-82) et au début du récit de l'expédition de Darius en

⁵ Pour une interprétation de cette évocation du cannibalisme rituel, voir Murphy & Mallory 2000.

Scythie (83-102). Pour donner une idée de l'étendue immense de ce pays que le roi des Perses avait eu l'hybris de vouloir conquérir, le Père de l'histoire mentionne les nations qui constituent les limites du territoire : au sud, les Taures, bien connus des Grecs du fait de leur localisation près des comptoirs grecs de l'actuelle Crimée (Tauride) ; à l'ouest, les Agathyrses (Ἀγᾶθυρσοι) qu'Hérodote présente comme très thracisés (104) ; au nord et au nord-est des peuples déjà mentionnés dans le catalogue précédent et présentés dans le contexte de ce catalogue comme les derniers peuples des trois premiers axes de la remontée du sud au nord : les Neures, les Androphages et les Mélanchlaenes, trois peuples liminaux scythisés plutôt que véritablement scythes (100). Ces cinq peuplades (Taures ; Agathyrses ; Neures, Androphages ; Mélanchlaenes) réapparaissent dans le bref inventaire des rois scythes qui se liguerent contre l'envahisseur perse (avec les Gélons présentés comme de lointaine origine grecque, les Budins et les Sauromates, peuplades mentionnées dans le quatrième et dernier axe de remontée du sud au nord/nord-est) (102). À ce point du récit, Hérodote reprend la description des Neures, des Androphages et des Mélanchlaenes (105-107) en y ajoutant une mention de la symbiose qui unit les Budins (qui, d'après la description de leur mode de vie sylvestre, semblent proto-slaves ou finno-ougriens plutôt que scythes) et les Gélones (présentés au paragraphe 10 comme les descendants du fils éponyme d'Héraclès, de la même façon que son frère Scythès est l'ancêtre des Scythes et l'autre frère Agathyrse celui des Agathyrses).

Il apparaît donc que cette nouvelle mention des Neures, des Androphages, des Mélanchlaenes et des Budins obéit à la volonté de percevoir la Scythie et les Scythes à travers les limites septentrionales de cette contrée et par le biais de peuplades dont l'origine n'est point scythe. Le fait que les Gélons soient présentés comme des descendants de Grecs permet du reste de créer un effet de symétrie spéculaire avec les Gréco-Scythes (Ἑλληνες Σκύθαι, littéralement « Scythes grecs ») dont il est question au paragraphe 17 : de même que ces derniers sont des Scythes hellénisés, de même les Gélons sont des Grecs budinisés (on n'ose dire scythisés puisque les Budins apparaissent eux-mêmes comme une peuplade scythisée plutôt que véritablement scythe). Cette stratégie d'exposition sous-tend implicitement que le summum de la civilisation (les Grecs dans la perspective ethnocentriste d'Hérodote) et le paroxysme de la barbarie (les Scythes et les peuples scythisés encore plus barbares que ne le sont les Scythes) sont unis par des processus occasionnels de convergence qui ont permis de créer des identités hybrides : les « Scythes grecs » et les Gélones, anciens grecs perdus au milieu des forêts constituant l'un des confins septentrionaux

de la Scythie. Au-delà de ces convergences occasionnelles les longs passages consacrés aux Scythes et à la Scythie au chapitre IV des *Histoires* constituent un prélude au propos essentiel de l'œuvre qui est l'histoire des deux guerres médiques (chapitres V-IX), narrées immédiatement après le récit de l'expédition désastreuse contre les Scythes qui s'est produit en 513 avant J.-C., 14 ans avant le déclenchement de la révolte de l'Ionie qui aboutit à la Première guerre médique. Ainsi les parangons de la barbarie ont anticipé les représentants de la civilisation dans leur confrontation avec Darius.

Ce paradoxe de la convergence partielle entre les contraires et de leur union objective dans la lutte contre un même ennemi est riche d'implications pour comprendre le parti-pris d'Hérodote qui insiste sur les confins les plus septentrionaux du monde scythe. Moyennant quoi, l'historien crée un sentiment de mystère et d'exotisme qui rend encore plus frappante l'alliance objective entre le barbare absolu et le civilisé contre un Empire constitué de peuples certes considérés comme barbares mais dont les Grecs eux-mêmes reconnaissaient la grandeur et le raffinement (Égyptiens ; Phéniciens ; peuples d'Asie Mineure ; Perses eux-mêmes). L'insistance sur l'éloignement, l'exotisme et la barbarie constitue donc une stratégie d'exposition au terme de laquelle même des peuples supposés d'origine grecque (les Gélons) sont relégués au fond de mystérieuses forêts au milieu des Budins, peuple tellement sauvage qu'ils mangent des poux (φθειροτραγέουσι ; IV, 109 ; Herodot 1987 : 410), à moins qu'il ne faille interpréter le premier terme de ce verbe composé comme une référence au pignon ou à la pomme de pin (φθειρ pouvant désigner aussi bien le pou que le pignon) (Paradiso 2002). La façon dont Hérodote évoque la diversité des Scythes selon leur alimentation a du reste intéressé François Hartog dans son analyse structuraliste du catalogue des Scythes (Hartog 2001 : 308-311) que de mon côté, j'ai étudié dans une perspective qui met l'accent sur l'analogie entre l'espace géographique décrit et l'espace textuel instauré par le descripteur. On peut d'ailleurs se demander si la perspective anthropologique de Hartog, qui a le mérite de mettre en évidence les enjeux essentiels du texte, n'est pas trop schématique du fait même qu'elle cherche à tout prix à retrouver de grandes oppositions binaires. Ne risque-t-elle pas d'émousser l'acuité du regard porté par Hérodote sur les spécificités de chacune des peuplades scythes ou scythisées ?

L'intérêt de la scythographie d'Hérodote ne tient pas seulement à sa valeur de témoignage sur les connaissances qu'un Grec du V^e siècle pouvait avoir des confins septentrionaux du monde connu. Le regard porté sur les barbares du Nord permet de mieux comprendre le

monde grec vers 440, à l'apogée de la thalassocratie athénienne. Cette thalassocratie s'articulait notamment sur le contrôle des voies maritimes permettant l'acheminement du blé cultivé sur les plaines côtières du Nord de la mer Noire vers Athènes à travers les détroits et le Nord de la mer Égée. Le trafic de grain avec la Scythie était complété par un trafic d'esclaves, notamment pour recruter les archers scythes, esclaves d'État (δημόσιοι) remplissant les fonctions d'agent de police. Autant dire que les Scythes n'étaient sans doute pas si exotiques que cela dans la perspective des Athéniens de l'époque classique. En revanche, les peuples situés sur les franges du continuum scythe (Neures, Androphages, Mélanchlaenes et Budins) constituent un véritable ailleurs dans une perspective hellénique qui avait réussi à appriivoiser en partie l'Autre scythe, pour reprendre le sous-titre du livre de François Hartog cité ci-dessus. En somme, la barrière entre la civilisation et la barbarie ne sépare pas les Grecs des Scythes mais plutôt l'ensemble constitué par les Grecs et les Scythes hellénisés d'une part et les peuples non-scythes mais scythisés d'autre part. On saisit ici une conception non-essentialiste de l'identité ethnique au terme de laquelle l'hellénité peut être le résultat d'un processus dynamique d'hellénisation. Ce processus fonctionne aussi en sens inverse comme le montre l'exemple des Gélons qu'Hérodote présente comme d'anciens Grecs isolés au sein des Budins, peuple barbare scythisé plutôt que scythe.

2. Constantin Porphyrogénète

Toute autre est la stratégie de Constantin Porphyrogénète dans la partie du *De administrando imperio* (ch. IX) qu'il a consacrée à la description d'un espace correspondant en partie avec les territoires décrits par Hérodote⁶. À la différence de ce dernier, Constantin est un acteur de l'histoire et pas seulement un observateur curieux. Pourtant cette position de décisionnaire politique constitue une évolution tardive dans son destin puisque pendant 32 ans (913-945) Constantin resta relégué au rang de co-empereur. C'est au début de son règne personnel (945-959) qu'il composa le *De administrando imperio*, mise en forme d'une expérience acquise dans les coulisses du pouvoir alors qu'il n'était encore qu'un observateur. L'idée de composer une somme de conseils diplomatiques et stratégiques lui fut dictée par la volonté de laisser un viatique à son jeune fils Romanos qui lui succéda en 959. Toutefois il est probable qu'au-delà de ce testament politique adressé à son successeur, Constantin a voulu léguer le fruit de son expérience à l'establishment politique byzantin dans son ensemble. Il n'est du reste pas exclu, qu'outre cette motivation utilitaire, l'auteur ait conçu l'am-

⁶ Constantinus Porphyrogenitus 1949 : 56-63.

bition d'insérer son *De administrando imperio* dans une tradition historiographique instaurée précisément par Hérodoté.

Du point de vue géographique, il est frappant de constater qu'au lieu de remonter ces rivières du sud vers le nord, c'est-à-dire du plus connu au moins connu, comme le faisait le Père de l'histoire, il adopte une progression du nord vers le sud qui correspond non seulement au sens du cours du Dniepr (appelé sous la forme slave hellénisée Δάναπρις plutôt que par son nom ancien de Borysthène). En reconstituant cet itinéraire fluvial du nord au sud, Constantin s'adapte à la perspective des Ῥῶς, ces pirates, mercenaires et négociants scandinaves venus du fort varègue de Novgorod/Holmgarðr ou d'autres localités situées entre Novgorod et Kiev (Smolensk ; Lioubetch ; Tchernigov ; Vyshgorod) pour se rassembler à Kiev, qui n'est pas encore présentée comme la capitale de la Russie kiévienne (alors qu'elle l'était depuis 882) et qui est encore appelée de son nom khazar de Sambatas, hellénisé sous la forme Σαμβατάς, en plus de son nom slave hellénisé Κιοάβα (< vieux russe Кыѡвъ городъ « le fort de Kyi »).

Dans le texte de Constantin, le nom grec de Novgorod, Νεμογαρδάς, apparaît comme davantage lié à *Holmgarðr*, le nom scandinave de Novgorod qu'à la forme slave. De fait, le second élément -γαρδάς de Νεμογαρδάς représente la forme scandinave *garð-* « enclos fortifié » plutôt que son équivalent slavisé градъ/городъ, qui est postérieur au passage de la forme proto-slave **gordŭ* aux formes градъ/городъ documentées dans les langues slaves historiquement attestées. Quant au premier élément Νεμο-, il représente une réétymologisation paronymique du premier élément Новъ- de la forme en vieux russe Новъ-городъ, qui constitue en elle-même une réinterprétation de *Holmgarðr*, « fort de la colline ». De fait, véμος désigne en grec le pâturage ou la clairière, ce qui le rapproche sémantiquement de l'élément *holm-* de *Holmgarðr* du fait même que véμος et *holmr* « îlot » constituent des termes topographiques se référant à une étendue clairement circonscrite, par la forêt dans un cas, par l'eau dans l'autre.

L'intériorisation de la perspective de l'ennemi vise à mieux comprendre les comportements de celui-ci afin de le combattre plus efficacement. La description détaillée de la descente d'une portion du Dniepr (en aval de l'actuelle ville de Dnipro, l'ancienne Ekaterinoslav) avec ses sept (en réalité neuf)⁷ rapides (φράγμοι) est une façon de montrer avec précision quels sont les points faibles par lesquelles on peut venir à bout des redoutables guerriers russo-scandinaves. En effet, la flottille des Ῥῶς étant incapable de naviguer sur les rapides, les équipages sont contraints de transporter ou de traîner leurs bateaux

⁷ Sur cette divergence entre sept et neuf rapides, voir Sorlin 1965 : 156-158, n. 3.

par la terre ferme, ce qui les rend chaque fois vulnérables aux attaques des cavaliers petchénegues. Pour se faire une idée de l'emplacement de ces neuf rapides j'ai choisi d'insérer une carte libre de droit extraite de l'encyclopédie Brockhaus-Efron (Běljavskij 1893 : 792). La portion du Dniepr qu'elle représente correspond au cours de ce fleuve entre la ville d'Ekaterinoslav (Dniepropetrovsk ; Dnipro) et Aleksandrovsk (l'actuelle Zaporozhie/Zaporizhzhia) avant que la construction de six barrages à l'époque soviétique n'eût changé la configuration de la région.⁸

Bien qu'il corresponde en partie à la zone géographique décrite par Hérodote, le texte de Constantin en diffère essentiellement car au lieu de recenser des peuplades toujours plus sauvages en ne mentionnant les fleuves que comme des points de repère balisant un panorama terrestre, il se focalise sur l'axe fluvial, familier aux navigateurs hors pair qu'étaient les pirates scandinaves ainsi qu'à leurs tributaires (πακτιῶται) slaves. En revanche, les agresseurs petchénegues, alliés à Byzance contre les incursions des Ῥῶς, viennent du monde mystérieux des steppes, celui-là même qui avait retenu toute l'attention d'Hérodote.

Un autre point intéressant est l'effort de Constantin pour donner à ces rapides anonymes du point de vue grec leurs noms spécifiques dans la langue scandinave ancienne parlée par les Ῥῶς (probablement une variété de vieux norrois entendu au sens large d'ancien scandinave) et dans la langue slave (forme ancienne de vieux russe). Quelles que soient les approximations qui accompagnent la transcription de ces toponymes barbares en lettres grecques, la peine que prend Constantin pour les reproduire et en traduire littéralement le sens témoigne de sa volonté de se familiariser avec l'ennemi au point de percevoir à travers les langues barbares de celui-ci, ce qui compte avant tout d'un point de vue tactique, à savoir les sept lieux où les Ῥῶς sont le plus vulnérables. Toutefois le soin déployé par l'auteur dans la traduction des toponymes scandinaves et slaves révèle que par-delà sa visée essentiellement militaire, ce texte comporte aussi des informations sans utilité immédiate. De fait, quel intérêt pour un lecteur pressé que de savoir, par exemple, que le deuxième rapide appelé *Oulvorsī* en scandinave et *Ostrovouniprach* en vieux slave oriental (εἰς τὸν ἕτερον φραγμόν, τὸν ἐπιλεγόμενον Ῥωσιστὶ μὲν Οὐλβορσί, Σκλαβηνιστὶ δὲ Ὅστροβουνιπράχ) signifie « l'île du rapide » (τὸ νησίον τοῦ φραγμοῦ) dans ces deux langues? À la vérité *Oulvorsī*, déformation probable de *Holmfors*, signifie « rapide de l'île » plutôt que « île du rapide », interprétation

⁸ Cf. figure à la page suivante.



confirmée par le parallèle slave Островный прагъ « seuil de l'île » (plutôt que *Островный прахъ « poussière de l'île »), où l'adjectif antéposé островный est le déterminant du substantif прагъ (по-погъ) « seuil » dans l'expression « seuil de l'île » (littéralement « insulaire seuil », c'est-à-dire « seuil près de l'île »)⁹. Quoi qu'il en soit, cette information purement gratuite révèle soit la curiosité désintéressée de l'auteur soit sa volonté de se faire valoir en se présentant comme un expert de ces contrées périlleuses peuplées de barbares aux langues incompréhensibles.

Ces remarques toponymiques sont d'autant plus intéressantes qu'elles révèlent que vers 948-952, date probable de la rédaction du *De administrando imperio*, à moins de 40 ans du baptême de la Russie, la Rus' était encore bilingue scandinave-slave (à moins que les données utilisées par Constantin ne fussent anachroniques). Cette hybridité linguistique et culturelle semble avoir été perçue avec justesse par Constantin, sans doute parce que le décalage entre la classe dirigeante scandinave et les tributaires slaves présentait un intérêt de premier plan dans une description des points faibles relativisant la menace que les 'Ρῶς faisaient peser contre l'Empire. De fait, cette hétérogénéité ethnique et linguistique qui séparait les envahisseurs scandinaves de leurs tributaires slaves a pu être considérée comme un ferment de divisions au sein de la Russie kiévienne. La répression impitoyable de la révolte drevlienne par Olga de Kiev avait d'autant plus de chance d'être connue qu'elle précède de peu la date présumée de la rédaction de *De administrando imperio* (945).

3. D'Hérodote à Constantin Porphyrogénète : ruptures et continuité

Bien que les deux auteurs aient évoqué en partie la même région (cours inférieur du Borysthène/Dniepr), les mutations profondes qui ont affecté le monde des steppes rendent presque méconnaissable cette portion du cours du Dniepr qui correspond à l'ancien domaine des Scythes paysans (Σκύθαι γεωργοί) des *Histoires* d'Hérodote. Cela n'est pas seulement dû aux bouleversements politiques et démographiques qui ont affecté cette région entre l'Antiquité où cette aire géographique était peuplée d'Iraniens orientaux (les Scythes) et de peuplades non-scythes quoique scythisés, et le Haut-Moyen-Âge où l'on voit se constituer des entités politiques nouvelles issues de la convergence progressive (mais probablement non encore achevée à l'époque de Constantin Porphyrogénète) d'envahisseurs scandinaves en direction de populations locales slaves et parfois finno-ougriennes. Les

⁹ « Попор y острова » en russe moderne. Voir Černyx 1962 : 38.

lointains ancêtres proto-slaves et proto-ouraliens de ces indigènes dominés par les Scandinaves étaient peut-être ces populations scythisées dont parle Hérodote. Du reste, cette scythisation qui fait que des peuples non-scythes ont adopté le mode de vie scythe est un phénomène qui dépasse le catalogue quelque peu flou d'Hérodote où les faits certains se mêlent aux informations recueillies par des intermédiaires peu fiables, lesquels ne font eux-mêmes que rapporter des informations colportées par leurs propres voisins. Les rapports anciens entre le monde iranien oriental, celui des Scythes nomadisant entre la mer d'Aral et la mer Noire, et les Proto-Slaves est confirmé sur le plan linguistique et archéologique. Ainsi donc il est tentant de voir dans certains des peuples scythisés mentionnés par Hérodote des cas de figure de la convergence qui rapprocha les Iraniens des Proto-Slaves dans la zone de transition entre la steppe pontique et l'immense zone forestière qui recouvrait et couvre encore une grande partie de l'Europe orientale.

Un autre facteur, plus linguistique que véritablement factuel, peut contribuer à minimiser l'écart entre Hérodote et Constantin : pour cet auteur byzantin, l'espace parcouru par les navires varègues, les tribus slaves et les cavaliers petchénegues s'appelait encore Σκυθία « Scythie », lors même que les Scythes ou plus spécifiquement, les Sarmates et les Alains, c'est-à-dire les Iraniens orientaux qui s'étaient maintenus dans la région jusqu'à l'époque des Invasions barbares, avaient été absorbés par d'autres peuples ou bien relégués dans une région refuge comme les Alains en Ossétie. L'emploi d'une toponymie conservatrice pour décrire le monde de la steppe pontique se prolonge bien après le *De administrando imperio*. Dans l'introduction de la *Chronique de Nestor* (Повесть временных лет) composée à Kiev vers 1113, on trouve encore employés les termes σκυφъ (génitif pluriel de σκυφ « scythe » et Скуфъ « Scythie » (Nestor 1999 : 10).

Enfin la proximité paradoxale qui unit les deux textes malgré les vicissitudes subies par la Scythie historique dérive également du conservatisme extrême de la littérature byzantine qui continua pendant des siècles à utiliser un registre de langue prolongeant la κοινή de l'époque impériale mais se piquant parfois de revenir au purisme attique. Dans le chapitre 9 du *De administrando imperio*, Constantin lui-même emploie parfois des formes du vieil attique en -ττ- au lieu de -σσ- : ex. φυλάττειν « garder » au lieu de φυλάσσειν à deux reprises mais θάλασσα et non θάλαττα « mer » et τέσσαρες au lieu de τέτταρες « quatre ». Cette irrégularité s'explique par un certain éclectisme stylistique où les coquetteries atticisantes coexistent avec les pratiques linguistiques

moins artificielles et plus proches du grec usuel de l'époque byzantine.

Le conservatisme morphophonétique et syntaxique et les élégances rhétoriques qui caractérisent le texte du *De administrando imperio* contrastent avec sa perméabilité relative aux emprunts linguistiques d'origine latine qui abondent dans la terminologie politique et militaire de l'Empire byzantin¹⁰ : ex. κάστρον < *castrum* « fort » ; σαγίττα < *sagitta* « flèche » au lieu du grec classique βέλος ou ιός ; βίγλα < *vigilia* « veille ; tour de garde » ; πετζιμένα < *impedimenta* « bagages » avec une palatalisation du latin *di-* en [dz] (τζ) qui reproduit sur le mode de la transcription plutôt que de la translittération la prononciation vulgaire du latin.

On trouve aussi une formation hybride combinant une base latine et un suffixe grec. Il s'agit de πακτιῶται (sing. πακτιώτης) « tributaires », suffixation grecque de la base latine *pactum* « traité ; pacte » (avec le dérivé πακτιωτικός « appartenant aux tributaires ») ; σκαλώνειν « accoster » dérivé de σκάλα < latin *scala* « échelle ; escale » au moyen du suffixe verbal -ώνω.

Enfin, le registre démotique affleure quelquefois, comme dans le mot ριζιμαῖαι « rivées au fond du fleuve » en parlant des pierres ou bien à travers l'emploi de ψωμίον au lieu de ἄρτος « pain » ou de νερό en concurrence avec ὕδωρ « eau ».

La présence de ces corps étrangers ou vulgaire au sein de la prose historique ne diminue en rien son élégance comme le montre notamment le souci euphonique qui se manifeste par le respect des crases, notamment à la jonction entre la conjonction de coordination καί et les dérivés de l'adverbe de lieu ἐκεῖ « là » : ex. κακεῖθεν « et de là » ; κακεῖνος « et celui-là ».

Le raffinement stylistique du texte s'insère dans une volonté de s'insérer dans la lignée des historiographes grecs dont le premier représentant est Hérodote, qui illustra si élégamment la prose ionienne. Inversement, la présence occasionnelle de mots barbares et d'emprunts au latin ne doit pas étonner si l'on considère que Polybe au II^e siècle avant J.-C., Diodore de Sicile au I^{er} siècle avant J.-C., Plutarque au I^{er} siècle de l'ère chrétienne et Dion Cassius à la fin du II^e siècle et au début du III^e siècle avaient habitué l'historiographie grecque à évoquer des réalités tout à fait étrangères à la tradition historiographique grecque.

Constantin Porphyrogénète pouvait donc se fonder sur le précédent de ces historiens qui écrivaient sur Rome et Carthage et non plus sur Athènes et Sparte dans ses efforts pour adapter son medium linguistique et littéraire à une réalité fort étrangère aux horizons grecs et by-

¹⁰ Sur les divers registres stylistiques qui se manifestent dans la prose de Constantin Porphyrogénète, voir Serreqi Jurić 2019.

zantins : celle de la symbiose entre les pirates varègues et les populations slaves des Σκλαβινίαι « sclavinies », les zones de peuplement slave.

La tension entre l'aspiration à se conformer aux patrons stylistiques de haute tenue d'une tradition générique de bon aloi et l'adoption du point de vue des guerriers varègues dans la description de la descente du Dniepr permet de mesurer une différence importante entre Hérodote et l'empereur byzantin : alors que le Père de l'histoire décrit les peuplades scythes et scythisées comme toujours plus étrangères au fur et à mesure de la remontée vers le nord selon les quatre axes décrits ci-dessus, Constantin finit par accoutumer ses lecteurs aux pratiques quelque peu répétitives de ses personnages qu'il suit tout au long des sept rapides du Dniepr. Lui-même et ses lecteurs en arrivent non seulement à adopter le point de vue des Ῥῶς mais même à s'identifier à eux lorsque parvenus au bout de leurs peines et désormais hors de portée des attaques petchénegues, ils peuvent enfin caboter librement vers la Romanie, c'est-à-dire vers l'Empire byzantin.

Conclusion

Notre mise en contraste de la scythographie hérodotéenne avec le chapitre 9 du *De administrando imperio* a fait apparaître des différences profondes dans la réalité décrite et dans la manière de l'appréhender. Alors qu'Hérodote évoque la steppe pontique et les régions situées au-delà comme un monde scythe ou scythisé, Constantin Porphyrogénète se focalise sur les Ῥῶς, qui ne sont pas encore des Russes mais des Scandinaves vivant en symbiose inégalitaire avec leurs tributaires slaves. Or on pourrait se demander si l'extrême conservatisme de la prose grecque en général et de la tradition historiographique hellénique en particulier, ne contribue pas à minimiser le fossé entre un texte du V^e siècle avant J.-C. et un texte du X^e siècle de l'ère chrétienne. On a peine à croire à première lecture que quatorze siècles séparent ces deux textes. Pourtant une lecture plus attentive du *De administrando imperio* permet de mieux apprécier la spécificité des techniques littéraires mises en œuvre par ces deux auteurs. Hérodote cherche à faire participer son lecteur à la fascination qu'il ressent au fur et à mesure qu'il s'éloigne mentalement des horizons connus (en l'occurrence les Scythes hellénisés) pour évoquer des peuplades toujours plus mystérieuses dont certaines apparaissent même comme purement légendaires. Même si les Gélones vivant en symbiose avec les Budins sont présentés comme d'anciens Grecs, il semble que le Père de l'histoire ait visé à créer chez son lecteur un sentiment mitigé de peur et de fascination. Toute autre est l'approche de Constantin : malgré sa propension à l'exotisme qui le pousse à nommer les rapides

dans deux langues barbares (vieux scandinave et vieux slave oriental), cet auteur cherche néanmoins à faire participer ses lecteurs aux équipées des Ῥῶς de Novgorod à Constantinople.

Pour Hérodote le catalogue des peuples scythes et scythisés sert seulement de toile de fond à la description de la campagne désastreuse que Darius entreprit contre les Scythes en 513 avant J.-C. (*Histoires* IV, 83-98 ; 120-144 ; Herodot 1987 : 399-406, 416-427), c'est-à-dire plus de cinquante ans avant la composition présumée des *Histoires* vers 445 avant J.-C. Chez Constantin, en revanche, la description de la descente du Dniepr par les pirates scandinaves n'est pas un événement du passé mais une pratique récurrente du présent qui du reste pourrait avoir perdu une partie de son actualité si l'on pense que le *De administrando imperio* fut composé durant une période d'accalmie dans les raids que les Ῥῶς entreprenaient périodiquement contre l'Empire byzantin, même après l'adoption de la religion grecque-orthodoxe. De fait, le traité de Constantinople signé en 944 ou 945 entre Constantin Porphyrogénète et le prince Igor (dont il est question au tout début du chapitre 9 de *De administrando imperio*) permettait de considérer que la menace de raids varègues contre l'Empire avait été conjurée, au moins en théorie¹¹. Pourtant le sens politique de Constantin était suffisamment affûté pour lui faire comprendre qu'en dépit de la signature de ce traité et malgré le rapprochement diplomatique entre Byzance et la Rus' kiévienne (concrétisé par la visite que la princesse Olga, veuve d'Igor, aurait effectué à Constantinople en 957, entre la rédaction du *De administrando imperio* et celle du *De Ceremoniis aulae Byzantinae*), la menace que les Ῥῶς faisaient peser sur l'intégrité de l'Empire restait une donnée de la géostratégie byzantine. Entre 860 et 1043, les Ῥῶς venus du Nord menaçaient Byzance et à plus forte raison les bastions de la présence byzantine sur le rivage septentrional de la mer Noire (Chersonèse en Crimée).

Bibliographie

- БѢЛЖАВСКИЙ Пётр. Е. (БѢЛЯВСКИЙ Петръ). 1893. «Днѣпръ» [Dniepr], in : *Энциклопедическій словарь Брокгауза и Ефрона* [Dictionnaire encyclopédique Brockhaus et Efron], sous la direction de Ivan Andreevskij (ad vol. 8, 1891), (post vol. 8) Konstantin Arsen'ev & Feodor Petruševskij, 43 vol., 1890-1907, vol. 10^A, 1893, Санкт-Петербург [Saint-Petersbourg], Типо-литография И. А. Ефрона [Туро-litografija I. A. Efrona], 1893, p. 790b-808a
- ČERNÝX Pavel (ЧЕРНЫХ Павел). 1962. *Историческая грамматика русского языка : краткий очерк* [Précis de grammaire historique de la

¹¹ Sur la propension des Ῥῶς à violer les traités de paix qu'ils signaient avec Byzance et notamment celui de 945, voir Shepard 1974 : 21-22.

- langue russe], 3^e éd., Москва [Moscou], Государственное издательство просвещения РСФСР [Gosudarstvennoe izdatel'stvo prosveščeniija RSFSR, Maison d'édition d'État de l'éducation de la RSFSR]
- CONSTANTINUS PORPHYROGENITUS. 1949. *De administrando imperio* [texte en grec et anglais], éd. Gyula Moravcsik, trad. par Romilly Jenkins, Budapest, Pázmány Péter Tudományegyetemi Görög Filológiai Intézet
- HARTOG François. 2001. *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard
- HERODOT. 1987. *Herodoti Historiae, libri I-IV* [texte en grec], éd. Haiim B. Rosén, Leipzig, Teubner
- HOMÈRE. 1961. *Iliade*, t. 1 (chants I-VI) [texte en grec et français], texte établi et traduit par Paul Mazon, avec la collaboration de Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, Paris, Les Belles Lettres
- MURPHY Eileen M. & James P. MALLORY. 2000. « Herodotus and the cannibals », *Antiquity*, vol. 74, no. 284 [=74 (2)] (June 2000), p. 388-394
- PARADISO Annalisa. 2002. « Herodot. IV 109, 1: φθειροτραγεουσι », *Studi Classici e Orientali*, 47 (2), Ottobre 2002, p. 479-483
- NESTOR. 1999. *Повесть временных лет* [Chronique des temps passés], texte établi et traduit par Dmitrij Lixačev (Дмитрий Лихачев), 2^e édition, corrigée et augmentée, Санкт-Петербург [Saint-Petersbourg], Наука [Nauka]
- RYBAKOV Boris (РЫБАКОВ, Борис). 1979. *Геродотова Скифия : историко-географический анализ* [Scythie d'Hérodote : analyse historico-géographique], Москва [Moscou], Наука [Nauka]
- SERREQUI JURIĆ Teuta. 2019. « Stilske razine u djelima Konstantina Porfirogeneta » [Niveaux stylistiques dans les œuvres de Constantin Porphyrogénète], *HUM : časopis Filozofskog fakulteta Šveučilišta u Mostaru*, vol. 14, no. 21 [=14 (2)] (juillet 2019), p. 132-160
- SHEPARD Jonathan. 1974. « Some problems of Russo-Byzantine relations c. 860-c. 1050 », *The Slavonic and East European Review*, vol. 52, No. 126 [=52 (1)] (Jan., 1974), p. 10-33
- SORLIN Irène. 1965. « Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du X^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 6 (2) (avril-juin 1965), p. 147-188
- STRABON. 2015. *Στράβωνος Γεωγραφικά : Strabonis Geographica; Graece cum versione reficta* [texte en grec et latin], éd. Karl W. F. Müller et Johann Friedrich Dübner, Cambridge, Cambridge UP (éd. orig. Paris, Didot, 1853)
- VASSILEVA Maya. 1998. « Greek ideas of the North and the East: mastering the Black Sea area », in Gocha Tsetschladze (dir.), *The Greek colonisation of the Black Sea area: historical interpretation of archaeology*, Stuttgart, Franz Steiner, p. 69-79
- WEST Stephanie. 2002. « Scythians », in Egbert J. Bakker, Irene J. F. de Jong & Hans van Wees (dir.), *Brill's Companion to Herodotus*, Leiden, Brill, p. 437-456

Résumé: Cette étude se propose de comparer la description des peuplades scythes au chapitre IV (“Melpomène”) des Histoires d’Hérodote (4.17-27 ; 103-109) avec le chapitre 9 du *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète où l’auteur décrit la progression des μονόξυλα («monocoques») russes d’amont en aval le long du Dniepr. Bien que les lieux dépeints par Constantin se recoupent partiellement avec les territoires des Scythes de l’Antiquité, le paysage humain de ces régions a si considérablement changé au cours des 1400 ans qui séparent l’empereur byzantin du Père de l’Histoire qu’il est difficile de reconnaître l’espace évoqué par Hérodote dans la description qu’en fait Constantin. Malgré les changements profonds qui affectèrent ces contrées depuis la résorption des Iraniens orientaux (Scythes) au début des Invasions barbares vers le IV^e siècle de l’ère chrétienne, on peut néanmoins trouver un dénominateur commun entre la “scythographie” hérodotéenne et la description de la symbiose scandinavo-slave dans les régions autrefois habitées par les Scythes : dans les deux cas un texte écrit en ionien littéraire ou en grec byzantin atticisant essaie de faire connaître à un lectorat grec ou byzantin a priori fort éloigné de la barbarie scythe ou de la sauvagerie russe un mystérieux arrière-pays au-delà des rives en partie familiers du Pont-Euxin.

Mots clés : Scythes ; Hérodotes ; Varègues ; Rus’ ; Constantin Porphyrogénète